

*Nation, patrie, religion, culture :
la littérature franco-canadienne à l'épreuve
de la littérature comparée*

DOROTHEA SCHOLL

Abstract. Nation, Homeland, Religion, Culture: Franco-Canadian Literature in the Examination of Comparative Literature. Ever since Lord Durham's famous sentence concerning the French Canadians – "They are people with no history and no literature" – there has been a never-ending questioning about the origin, the genesis and the value of literature called Franco-Canadian or Québécoise. Be it James Huston's *Répertoire national* or the project *Archéologie du littéraire* initiated by Bernard Andrès – this interrogation is a characteristic invariant of a great part of the literary criticism in Quebec which seeks to define the place and specificity of its literature in correlation to the surrounding or determining forces in order to represent a collective identity. In the present article, different critical attitudes towards the literary field of Quebec with its long history will be identified and analysed by taking into account different criteria of canonization. The perception by Quebecois criticism of its own literature, its origins and evolution will be examined as well as the perception of this literature by others. This will lead to a better understanding of the ideological, axiological and aesthetic presuppositions which underlie the critical discourse in Quebec and to a better understanding of the problematics of the concept of "national literature" within the diversity of literatures in Canada.

Keywords: nation, homeland, religion, culture, canon, first nations, auto-history

Parlons un peu du Canada. Déployons de mornes efforts. A contre-courant, courons vers les régions blanches de l'activité humaine. Portons-nous vers la religion, les arts, le travail, le racisme et le patrilotisme [sic !]. O Canada, ma patrie, mes aïeux, tes seins, tes fleurons glorieux ! Le Canada est un vaste pays vide, une terre sans maisons et sans hommes, sauf au sud, sauf le long de la frontière des États-Désunis, sauf là où les Américains ont débordé. Il n'y a pas de villes au Canada, il n'y a que des lacs. [...]

(Ducharme 1967 : 147–148)

Depuis la fameuse boutade de Lord Durham à propos des Franco-Canadiens – « C'est un peuple sans histoire et sans littérature » – on ne cesse de s'interroger sur l'origine, la genèse et la valeur de la littérature dite franco-canadienne ou québécoise. Qu'il s'agisse du *Répertoire national* de James Huston ou du projet « Archéologie du littéraire » initié par Bernard Andrès, cette interrogation est une invariante caractéristique d'une grande partie de la critique littéraire au Québec qui cherche à définir la place et la spécificité de sa littérature par rapport aux forces environnantes ou déterminantes en vue de la représentation d'une identité collective.

D'une perspective extérieure, la littérature franco-canadienne englobe toutes les littératures de langue française sur le territoire du Canada, mais d'une perspective intérieure dans le champ littéraire et de la critique au Canada, parler d'une littérature franco-canadienne ou anglo-canadienne pose des problèmes. Quelles sont les littératures canadiennes ? Uniquement celles des communautés « fondatrices » anglophones ou francophones ? Quelle est la place des écritures autochtones et des écritures migrantes ? Comptent-elles parmi le corpus de la littérature « nationale » du Canada ou faut-il les regarder à part ?¹ Quel est le rapport entre ces littératures ?

Face à la situation extrêmement complexe des multiples littératures du Canada dans leur rapport au concept d'une littérature nationale je voudrais – en examinant le champ critique, des pratiques de canonisation et l'apport de la littérature comparée à l'intérieur de la diversité des littératures du Canada – poser des problèmes et suggérer des moyens d'approche plutôt que d'apporter des réponses.

Dans le discours critique et historiographique on constate une profonde instabilité des désignations portants sur les littératures en question – ce qui se fait remarquer aussi dans des titres qui font un peu tourner la tête comme par exemple *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (Dionne 1987) ; *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise au Canada anglais* (Dionne et Cantin 1994) ou *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française dans les revues canadiennes* (Beaudoin et al. 2004). Déjà par le choix des mots, l'historiographie et la critique créent ou présupposent des frontières. Le terme de « littérature québécoise », généré au moment de la Révolution tranquille, implique la littérature francophone d'expression « québécoise » – par opposition à la littérature d'expression « française ».

¹ Gérard Bouchard fait observer qu'aux États-Unis et au Québec « les Autochtones [...] sont reconnus comme les premiers occupants mais non comme fondateurs (sauf exception), et il n'est pas clair même qu'ils appartiennent à la nation » (Bouchard 2001 : 384).

Ce terme désigne une frontière non seulement par rapport au style « français de France », mais aussi par rapport aux autres littératures francophones du Canada hors du Québec comme les littératures franco-ontarienne, franco-manitobaine ou acadienne. Enfin, ce terme de « littérature québécoise » démarque aussi une frontière par rapport aux littératures anglophones du Canada. « S'il existe une perspective à laquelle résiste farouchement l'idée même de littérature québécoise, c'est bien celle d'être éventuellement incluse dans un ensemble appelé 'littérature canadienne' », – constate Réjean Beaudoin (2000 : 70). La présupposition ou la construction de frontières empêche la perception des échanges entre les cultures et les individus. En général, la critique littéraire au Québec francophone fait passer sous silence la présence de la littérature anglophone et on ne trouve que très rarement des études qui tiennent compte de la multiplicité et de la diversité des littératures canadiennes.

En ce qui concerne les milieux anglophones, la situation est comparable. Dans les universités, la diffusion des connaissances sur la littérature franco-canadienne dépend souvent des individus particulièrement engagés et se heurte aussi aux pratiques de recrutement et à l'ignorance de la langue française.² Face à cette situation, on se souvient du roman *Two solitudes* de Hugh MacLennan qui explique la division entre Anglo- et Franco-Canadiens par des raisons historiques, linguistiques, sociales, culturelles, religieuses et ethniques.³ Malgré les efforts de Charles Taylor, qui dans son essai *Reconciling the Solitudes: Essays on Canadian Federalism and Nationalism* (1993) et dans *Multiculturalism* (1994) plaide pour l'acceptation et la reconnaissance de la différence de l'Autre, la critique littéraire n'a pas beaucoup contribué à rapprocher les deux solitudes auxquelles s'ajoutent encore d'autres (cf. Cameron 1997 : part III « Two solitudes, or more ? », 161–203).

² Cf. Schwartzwald 1991 et Davey 1997. Davey souligne à plusieurs reprises l'incapacité linguistique comme une des raisons majeures qui empêchent l'étude comparée de la littérature canadienne anglophone et francophone. Selon Davey, on a adopté plusieurs modèles de considérer la littérature franco-canadienne à l'intérieur du Canada : les uns la présentent comme minoritaire et annexe ; d'autres la passent entièrement sous silence comme quantité négligeable ; un troisième groupe propose le modèle bilingue et biculturel ; et un quatrième groupe exclut les littératures francophones des autres provinces canadiennes et considère la littérature francophone du Québec comme équivalente de la littérature anglophone du Canada, ce qui se manifeste dans le binarisme « Canada and/et Québec ». Sur les débuts de la littérature comparée au Canada cf. aussi Giguère 1984 : 1–15.

³ « But down in the angle at Montreal, [...] there is little of this sense of new and endless space. Two old races and religions meet here and live their separate legends, side by side. » (MacLennan 1945 : 2)

Le problème des littératures nationales et de la recherche littéraire comparée au Canada se complique encore plus quand on jette un coup d'œil sur les collectivités qu'on s'est habitué d'appeler les « premières nations » ou « first nations ». À l'origine, la mémoire collective des premières nations fut transmise par la culture orale et des manifestations culturelles comme les fêtes, le chant et la danse. À l'heure actuelle, la culture orale autochtone est passée à l'expression écrite, et les littératures autochtones sont devenues des moyens importants d'expression esthétique, de communication, de contestation et de revendication identitaire.

Bien que la notion de « premières nations » ou « first nations » soit une invention récente, il importe de ne pas oublier que déjà dans la perception des auteurs de la Nouvelle-France, les diverses communautés amérindiennes forment des « nations » bien distinctes les unes des autres. Certes, ils les appellent à l'époque des « nations sauvages » par opposition aux « nations chrétiennes » et les caractérisent en général d'une manière stéréotypée. Mais chez un missionnaire comme Gabriel Sagard par exemple, qui a vécu longtemps avec les Hurons, cette opposition peut aussi devenir fonctionnelle pour relever des « vertus » observées parmi les peuples dits « sauvages » dans le but de proposer aux Européens des exemples positifs de comportement social. Ces aspects positifs dans la représentation de l'image de l'Amérindien ont contribué en Europe à la création du concept du « bon sauvage » (cf. Scholl 2009).

Les représentants des « autohistoires » amérindiennes comme Bernard Assiniwi ou Georges Sioui ont utilisé les récits et les relations de voyage des pionniers et des missionnaires non seulement comme documents contestables exprimant une mentalité coloniale, mais aussi comme des textes dont la lecture « à rebours » permet de reconstituer et de mémoriser les formes de vie et les valeurs des ancêtres, et ceci d'autant plus que par la politique d'assimilation – sous prétexte de faire œuvre de civilisation – au Canada, les Amérindiens ont souvent été enlevés et coupés de leur familles et de leurs cultures et n'ont plus eu accès à la tradition commémorative de leurs communautés d'origine qui transmettaient la mémoire historique par la tradition orale (cf. Scholl 2009 : 242–244 et Janßen 2013).

Par les autohistoires, les auteurs amérindiens propagent donc une littérature qui exprime une identité et des valeurs non seulement par rapport aux autres mais aussi à l'égard de leurs propres communautés en perte de mémoire et en crise morale et identitaire. De ce point de vue, les autohistoires amérindiennes de notre époque pourraient être comparées à ce que j'appellerais les autohistoires franco-canadiennes du XIX^e siècle et les autohistoires « québécoises » de l'époque de la Révolution tranquille. Une étude comparative de cette perlaboration du passé pourrait être intéressante. À chaque fois, les

auteurs cherchent à (re)constituer une collectivité culturelle au moyen d'une littérature qui permet d'approfondir leur identité dans son rapport à l'histoire et à l'espace environnant du présent. À chaque fois, les auteurs cherchent à « décoloniser » la conscience collective afin de créer une identité « souveraine ».

Réagissant à la politique d'assimilation préconisée par Lord Durham qui avait caractérisé les Franco-Canadiens comme des sauvages qu'il faudrait civiliser,⁴ les auteurs du XIX^e siècle se tournent vers leurs sources et cherchent et trouvent à travers leur histoire et à travers leur culture une identité collective qui résiste à l'assimilation et au protectionnisme. À partir de la tradition littéraire et orale, ces écrivains ennoblissent leurs origines (Lemire 1970 : 75) et construisent un grand récit fondateur qui permet de se constituer en nation symbolique. James Huston compile les textes littéraires dispersés dans les journaux et les publie à partir de 1848 dans une anthologie intitulée *Répertoire national*. François-Xavier Garneau écrit son *Histoire du Canada*. D'autres auteurs, comme Philippe Aubert de Gaspé avec *Les anciens Canadiens*, collectionnent les contes et légendes anciennes et font passer l'oralité à l'écrit. Au moyen de la littérature née du désir d'accomplir une épopée nationale, ces auteurs créent une mémoire historique et culturelle qui offre des repères d'orientation et d'identification. Dans les textes de l'époque, le Canadien français est souvent représenté comme un bon catholique, ayant une mission spirituelle à remplir dans un monde en corruption et décadence.⁵ Conservateur, attaché à la terre et aux valeurs de ses ancêtres, il s'oppose à l'Anglophone (Britannique, Canadien ou Américain) représenté comme matérialiste, dépensier, « ennemi de la race française ». La description idéalisante des mœurs rurales semble refléter plus un rêve qu'une réalité. Elle vise à valoriser l'existence rurale afin d'empêcher la fuite vers d'autres pays. Elle crée et défend – faute d'une nation – une « patrie », comme en témoigne le poème « Colonisation » (1853) de Crémazie, où le concept de « colonisation » est lié à celui de la survivance et s'oppose à l'idée du peuple vaincu et conquis par les Anglais.

⁴ « There can hardly be conceived a nationality more destitute of all that can invigorate and elevate a people than that which is exhibited by the descendants of the French in Lower Canada, owing to their peculiar language and manners. They are a people with no history, and no literature [...] It is to elevate them from that inferiority that I desire to give to the Canadians our English character. [...] » (Durham 1912 [1839] : II, 204)

⁵ Je reprends ici quelques observations faites antérieurement, cf. Scholl 2007.

« [...] Devant vous se déroule un monde magnifique
 Qui veut de vos efforts l'aide patriotique.
 Votre langue et vos lois, votre religion,
 L'avenir tout entier de la race française
 Voulant se conserver sur une terre anglaise,
 Tout est dans ce seul mot: COLONISATION. [...]» (Crémazie 1976 : 263)

De telles mises en scène d'images de soi et de l'Autre, on les trouve également à l'époque de la Révolution tranquille où les auteurs cherchent à créer une « identité québécoise » à travers une littérature destinée à « décoloniser » et à « laïciser » la conscience en se débarrassant du « double »⁶ anglophone et clérical.

Le phénomène d'une surévaluation de soi en réaction à une dévalorisation par l'Autre et aussi par opposition aux vices réels ou présumés de l'Autre est présent aussi dans les autohistoires amérindiennes⁷ et dans d'autres cultures colonisées, par exemple chez les auteurs de la négritude comme Aimé Césaire, dont l'impact créateur et émancipatoire sur les poètes de la Révolution tranquille au Québec a été mis en lumière par Max Dorsinville (1984).

À chaque fois, il s'agit d'une prise de conscience et d'une valorisation morale et culturelle de chaque collectivité au moyen d'une l'écriture qui cherche à se défaire des traditions et des conventions aliénantes pour retrouver les sources de l'identité. À chaque fois, une conscience en éveil cherche à se libérer des identités imposées et des représentations du passé pour créer une auto-image nouvelle plus authentique, réinterprétant le passé à partir d'une vision autonome. La poésie devient ainsi un moyen de « retour au pays natal ». L'étude comparée de ces procédés révèle des aspirations communes dans la recherche de l'identité et de la reconnaissance par l'Autre. Elle révèle de surcroît que face aux autoreprésentations amérindiennes, les Québécois n'ont plus le droit exclusif aux discours qui les représentent en victimes.⁸

Même si la société québécoise prend de plus en plus part aux questions amérindiennes et à l'émergence de la littérature autochtone et même si un

⁶ Cf. Bouthillette 1989. Comme Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952) Bouthillette entreprend avec *Le Canadien et son double* (1971) une psychanalyse de la conscience colonisée. D'après Bouthillette, après la défaite, l'identité franco-canadienne aurait été aliénée sous l'emprise d'un surmoi anglophone.

⁷ P. ex. Sioui 1989 : 37–38. Voir à ce propos Scholl 2009 : 243.

⁸ « Partie du peuple-classe, de la petite nation dominée, des *Nègres blancs d'Amérique*, la société québécoise se retrouve avec une vraie bourgeoisie, de vrais pauvres, et des Amérindiens qui lui contestent la place dans le mythe de la fondation de ce lieu. » (Robin 1993 : 302)

certain nombre d'auteurs autochtones traduits ou ayant publié en anglais ou en français sont reconnus et étudiés récemment,⁹ le statut des littératures amérindiennes dans les universités et dans l'enseignement scolaire reste assez faible. Comme le fait remarquer Isabelle Saint-Amand, en ce qui concerne les études comparatives entre les littératures autochtones et les littératures allochtones du Canada, les approches théoriques sont plus avancées au Canada anglophone qu'au Québec, mais l'approche théorique occidentale aux littératures autochtones fait obstacle à la compréhension de cette littérature et de son rapport aux traditions orales (Saint-Amand 2010).

Quant à l'approche comparée des écritures migrantes, Pierre Nepveu a relevé des analogies entre le vécu des écrivains québécois et le vécu des écrivains immigrés tout en plaçant ces analogies dans le contexte idéologique et esthétique du postmodernisme (Nepveu 1999 : 197–210). Toutefois, le problème de l'isolation persiste. Un écrivain comme Alberto Kurapel, tout en cherchant de « plonger ses racines » dans le pays qui l'a accueilli, « n'a pas trouvé au Québec une seconde patrie [...]. Son discours revient systématiquement sur les souvenirs de sa patrie » (Krysiniski 1993 : 15). Kurapel relate des expériences qui révèlent que l'exilé qui veut faire œuvre de création risque d'être victime d'une pensée stéréotypée sur sa culture réduite au cliché folklorique :

Un jour, nous avons demandé le soutien financier d'un Ministère. Une fonctionnaire nous a reçus et elle m'a parlé sans jamais me regarder dans les yeux, se limant les ongles, une terriblement belle jambe croisée sur une autre toute aussi belle. Après lui avoir exposé mon projet, elle a souri et m'a dit que mes plans étaient « comme toujours, trop ambitieux pour un immigré ».

– Exilé, ai-je corrigé. Elle ne m'a pas écouté. Elle a continué, en me disant que j'aurais de l'aide immédiatement si je faisais des spectacles de danses folkloriques avec des ponchos, des « sketches de théâtre latino-américain » avec des « mets typiques ».

Quand on veut maintenir des orientations nées d'une forme de vie qui ne s'adapte pas aux modèles imposés par la société de consommation, la marginalisation en découle immédiatement comme conséquence transformant ainsi le créateur en « marginalisé » ; et non en marginal. (Kurapel 1993 : 39–40)

⁹ Cf. p.ex. Gatti et Dorais (2010) ; voir aussi le numéro spécial de la revue *Canadian Literature* 215 (Winter 2012) (« Indigenous Focus ») et le numéro consacré à la thématique autochtone des *Studies in Canadian Literature / Études en Littérature canadienne*, vol. 35, n°2 (2010).

Dans son introduction au centenaire de la *LCR* (*Literary Review of Canada*) *Canada's Most Important Books*, Margaret Atwood réfléchit sur le problème du canon national en liant les livres considérés comme les plus importants au Canada à la genèse d'une identité nationale collective :

Perhaps these books may be viewed as having made us what we are today.
(Atwood 2007 : i)

Parmi ces cent livres, aucun écrit autochtone. Il manque aussi les écritures migrantes. Une dizaine d'écrits en français¹⁰ sont commentés et présentés comme un canon de lecture pour qui veut s'initier à la littérature franco-canadienne. Centrés autour de problèmes concernant l'expression identitaire de la culture francophone, ils sont – à l'exception de *La Sagouine* d'Antonine Maillet qui concerne le problème de l'Acadie – interprétés par les commentateurs anglophones comme symboles d'un Québec francophone qui se considère comme une « société distincte ».

Certes, la lutte des Franco-Canadiens pour une reconnaissance comme « société distincte » à l'intérieur du Canada anglais – du point de vue de la langue, de la loi, de la religion et de la culture – a donné forme à une littérature spécifique. Un des meilleurs connaisseurs et spécialistes de la littérature franco-canadienne, Maurice Lemire, dans ses études sur *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français* (1970) et *La Formation de l'imaginaire littéraire québécois (1764–1867)* (1993) analyse plusieurs figures d'identification : entre autres le missionnaire, le pionnier, l'explorateur, le défricheur, le coureur de bois. Selon Lemire, avant 1760, l'imaginaire des écrivains franco-canadiens aurait été imprégné de l'imaginaire français, tandis qu'après la cessation de la colonie aux Anglais entraînant la rupture avec la France, un changement dans l'imaginaire des Franco-Canadiens se serait produit :

¹⁰ *Récits de voyage* de Jacques Cartier (1645), *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1914), *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard (1937), *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945), *Les Plouffe* de Roger Lemelin (1948), *Refus Global* de Paul-Émile Borduas (1948), *Prochain épisode* d'Hubert Aquin (1965), *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais (1965), *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay (1968), *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières (1968), *La Sagouine* d'Antonine Maillet (1971). Ajoutons que selon les statistiques, les auteurs franco-canadiens les plus lus et étudiés au Canada anglais sont Gabrielle Roy, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, Hubert Aquin, Roch Carrier, Saint-Denis Garneau et Jacques Ferron (Hayward et Lamontagne 1999 : 474).

Nés au pays, ils seront réduits à utiliser la vallée de Saint-Laurent comme source obligée de leurs perceptions, et, en un sens, leur imagination se canadianisera. (Lemire 1993 : 10)

Le coureur de bois aventureux des origines fera place au paysan paisible « mangeur de lard » (Lemire 1993 : 39). De même Monique LaRue cherche à travers les archétypes de l'arpenteur et du navigateur un dénominateur commun à la littérature et à un imaginaire spécifiquement québécois – tout en constatant que ces archétypes ne fonctionnent plus dans un monde devenu pluraliste (Larue 1996 : 28).

Or, tous ces archétypes, sont-ils vraiment spécifiques uniquement pour la littérature québécoise ? Peut-on les considérer aussi comme des archétypes de l'« américanité » – qui par les écrivains et critiques du Québec est souvent interprétée comme une composante importante de l'identité québécoise par distinction à la France ?¹¹ L'étude de Jean Montmorency *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique de Washington Irving à Jacques Poulin* (1994) a été saluée avec emphase comme un « souffle nouveau et radical » en littérature comparée au Québec, car « l'américanité n'est pas que du Kérouac généralisé, du *On the Road* ; c'est aussi l'identification de similitudes et de dissimilitudes entre les littératures des Amériques [...] » (Lamonde 1995 : 161–162).

L'étude comparée montre aussi que l'obsession omniprésente de la « survivance » dans les textes franco-canadiens ne se limite pas au groupe des Québécois et à leur littérature conçue elle-même comme « une expression de la survivance de la race française en Amérique, et un moyen certain de la perpétuer » (Roy 1936 : 170) mais qu'elle concerne l'imaginaire de toutes les collectivités au Canada. Dans *Survival – A Thematic Guide to Canadian Literature* (1972) de Margaret Atwood, le thème de la survivance est conçu comme un symbole « national » du Canada. Ce symbole de la survivance a le mérite de

¹¹ J'entends ici « américanité » de la façon dont elle est comprise en Amérique du Nord. En Amérique latine, ce terme prend un autre sens et je remercie Ladislav Franek pour des remarques intéressantes à ce sujet. Lors de la discussion de mon intervention, il faisait observer qu'en Amérique latine, le concept de l'américanité implique toujours une mise en rapport aux Gauchos, aux indigènes, et qu'un écrivain comme Borges s'appuie sur cette tradition. Or, au Québec, la question de savoir si des écrivains ont adopté la culture narrative des Autochtones pour la littériser reste à étudier. Selon Gérard Bouchard, les Amérindiens, même si leurs pratiques culturelles pouvaient constituer des sources d'acculturation, dès l'époque de la Nouvelle-France étaient tenus à distance. Cf. Bouchard 2001 : 90–91, 147, 179, 307, 325, 383, 392. Je remercie également Jüri Talvet et Santiago Pérez Isasi pour leurs remarques intéressantes et leurs suggestions pertinentes.

montrer une cohérence à l'intérieur des différentes littératures canadiennes et de rassembler ce qui est dispersé (au sens étymologique de symbole), ajoutons que les analyses de Atwood pourraient être appliquées aussi aux littératures autochtones, métisses et migrantes. La préoccupation de la survivance est effectivement omniprésente dans toutes les littératures canadiennes sous une multitude de significations – biologiques, psychologiques, sociales, politiques, matérielles, climatiques etc. Elle reflète les dangers réels ou imaginaires auxquels se voit confronté tout être qui vit sa vie sur le sol du Canada. Ce thème existentiel et archétypal de la « survie » est liée à un environnement commun aux ethnies différentes. En même temps, chaque ethnie se trouve impliquée dans un rapport de forces à l'intérieur de sa structure d'organisation politique et sociale et par rapport aux autres groupes, et chaque individu se positionne par rapport à ces forces environnantes et par rapport au groupe. Aux yeux de l'Abbé Casgrain, la survivance du peuple va de pair avec celle de sa littérature :

[...] la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangéliste comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois ; [...] chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers. Mais surtout elle sera essentiellement croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression : sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être ; elle n'a pas d'autre raison d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi ; du jour où il cesserait de croire, il cesserait d'exister. (Casgrain 1896 : 368–369)

Et chez Jacques Godbout, le mythe de la survivance est également à l'œuvre lorsqu'il représente l'indépendance du Québec comme une question de vie et de mort :

Un écrivain québécois ne peut chercher à exister en dehors du texte québécois, il lui faut participer à l'entreprise collective, autrement c'est le néant. (Godbout 1971 : 140)

Sont exclus du canon ceux qui refusent la participation à l'écriture collective du « texte québécois ». Godbout réclame de la littérature une identification totale : le lecteur doit se retrouver à travers le texte, le texte doit être identique au lecteur, à sa langue parlée, à son imaginaire *made in Quebec*.

Une attitude différente est manifeste chez l'écrivaine manitobaine Gabrielle Roy. Rompant avec la « représentation idéologique » de l'espace, ses romans et récits « témoignent plutôt d'une réinterprétation du rapport

symbolique au territoire sur le mode non plus collectif mais individuel », comme fait observer Nora Doyon (2011 : 248). Tout en réactivant « un certain nombre de mythes fondateurs de l’imaginaire américain » (Doyon 2011 : 249), la quête identitaire de Gabrielle Roy questionne le poids d’un « nous » auquel il faut se soumettre.

De même Régine Robin réagit contre la pression du « nous québécois ». Écrivaine « migrante » d’origine juive ayant vécu longtemps à Paris avant de s’installer à Montréal, elle représente dans son roman *La Québécoise* (1983) un professeur immigré qui se sent étranger et mal à l’aise dans la collectivité québécoise.

Quelle angoisse certains après-midi – Québécity – québécity – je suis autre. Je n’appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisé ici. [...] Mes aïeux n’ont pas de racines paysannes. Je n’ai pas d’ancêtres coureurs de bois [...] je n’ai jamais dit le chapelet en famille à 7 heures du soir. [...] Je ne suis pas d’ici. On ne devient pas québécois. (Robin 1982 : 53–54)

Les « fictions identitaires » (Kwaterko 2002) ainsi que la « mise en imaginaire »¹² d’une image de soi et de l’Autre sont des composantes fondamentales des littératures canadiennes francophones, anglophones, autochtones, métisses et migrantes. Ces images témoignent des solitudes et des impossibilités de communication. Mais elles offrent aussi des possibilités. Au lieu de créer des frontières et des barrières, la critique littéraire qui adopte une perspective de contact interhumain et interculturel entre les différentes identités peut relever des exemples positifs de cohabitation et de communication.

A “contact” perspective emphasizes how subjects are constituted in and by their relations to each other. It treats the relations among colonizers and colonized, or travelers and “travelees”, not in terms of separateness or apartheid, but in terms of copresence, interaction, interlocking understandings and practices, often within radically asymmetrical relations of power. (Pratt 1992 : 7)

Lorsqu’on adopte une telle perspective, non seulement les idées reçues sur la littérature de la Nouvelle-France, mais aussi les idées reçues sur la littérature postérieure peuvent être remises en cause. Je voudrais examiner brièvement sous cet aspect *Les anciens Canadiens* (1864) de Philippe Aubert de Gaspé

¹² « Il ne suffira donc pas d’étudier la mise en texte de l’image ; il faudrait aussi comprendre la mise en imaginaire de l’image : la formule n’a rien de tautologique. » (Pageaux 1989 : 155)

père. Ce texte est souvent présenté comme un texte nostalgique, tourné vers le passé glorieux de l'ancien Régime où les Canadiens de la Nouvelle-France étaient encore « maîtres chez soi ». Mais l'orientation esthétique, éthique et intertextuelle des *Anciens Canadiens* ouvre l'horizon vers d'autres espaces. L'auteur, tout en caractérisant son ouvrage hétéroclite comme « tout canadien par le style » (Aubert de Gaspé 1994 : 27), met en relief le plan interhumain dans les rapports entre ses protagonistes appartenant à des ethnies en conflit. Il présente la communication entre les différentes collectivités en jeu, leurs échanges humains et leur convivialité. De plus, il cite une multitude d'auteurs, parmi lesquels Shakespeare, Molière, Chateaubriand, Goethe et Heinrich Heine. Son ouvrage est plein de références qui dépassent l'horizon franco-canadien.

Malgré le « régionalisme » apparent, *Les anciens Canadiens* témoignent du fait que le cosmopolitisme – par ailleurs souvent décrit dans un sens négatif – est pratiqué et valorisé par certains auteurs du XIX^e siècle au Canada pour qui avoir recours aux autres littératures nationales – ne serait ce que par le moyen de la citation – signifie s'inscrire dans un monde universel de valeurs partagées. Dans sa préface à une réédition de la traduction anglaise des *Anciens Canadiens*, Clara Thomas montre une compréhension et même une empathie respectueuse par rapport aux préoccupations « nationales » des Québécois :

Patriotism, devotion to the French-Canadian nationality, a just pride of race, and a loving memory for his people's romantic and heroic past – these are the dominant chords which are struck throughout the story [...]. A closer knowledge leads us to conclude that perhaps the extreme of Quebec nationalism is but the froth on the surface of a not unworthy determination to keep intact the speech and institutions of French Canada. (Thomas 1974 : XV–XVI)

Cette empathie semble être un effet de la lecture du roman des *Anciens Canadiens*, qui, par son humour et son ouverture vers le monde et l'humain, élargit l'horizon et provoque la sympathie du lecteur. Ce genre de réflexions sur la littérature franco-canadienne par des critiques anglo-canadiens semble plus répandu dans les introductions aux livres traduits que dans les études critiques théoriques, car la présentation d'un livre à un public exige un autre mode de communication et une autre forme de « traduction » culturelle que le discours critique académique. Dans ce sens, l'analyse des préfaces et postfaces présente un intérêt aux études comparatives.

Toutes proportions gardées, la nationalisation pathétique de la littérature franco-canadienne par la critique a empêché de percevoir l'humour, l'ironie et la satire à l'intérieur de cette littérature même. Le fils de Philippe Aubert

de Gaspé avec son roman *Le chercheur de trésors* (1837), et son ami Napoléon Aubin avec ses articles satiriques dans son journal *Le Fantastique* refusent avec ironie la représentation idéalisante d'une identité collective. On pourrait ajouter d'autres exemples. Dans *Originaux et détraqués* (1892), Louis Fréchette présente des types grotesques de l'histoire régionale du Québec comme pour renverser le sublime des héros de l'histoire nationale évoqués dans *La légende d'un peuple* (1887). Et Hubert Larue compare avec humour – et souvent avec ironie – le local québécois à ce qu'il a vu et vécu pendant ses voyages en Europe ; le charretier de Québec est comparé au gondolier de Venise ; le cocher de Québec à ceux de Naples, de Paris, de Londres (Larue 1879 : 23–26). Ces textes, considérés par la critique souvent comme anodins et insignifiants, parce qu'ils n'offrent pas de points de repère pour la conception du « grand texte national », ne constituent pas moins une partie considérable du « grand récit fondateur » des Franco-Canadiens. Dans ces textes, les auteurs rapportent des anecdotes, des conversations, des aperçus divertissants et offrent une autre image du Franco-Canadien, une image moins héroïque mais plus sympathique que celle qui est colportée par l'historiographie nationaliste.

Quand on cesse de considérer la littérature québécoise comme une littérature distincte à l'image d'une société distincte, la vision de cette littérature et de sa tradition s'enrichit considérablement. Une seule personne ne serait pas capable d'évaluer cette littérature et de sa tradition dans toutes ses dimensions et dans toute sa richesse. La recherche littéraire comparée, par son ouverture interhumaine et interculturelle, peut frayer les chemins vers une meilleure compréhension de cette littérature dans son rapport aux autres littératures, et nous avons vu que plusieurs approches de littérature comparée vont dans ce sens. Dans cette perspective, le canon traditionnel de la littérature francophone du Canada s'avère plus pluraliste autant par l'apport des littératures autochtones et migrantes que par l'intégration d'œuvres exclus du canon officiel.

La critique littéraire, sujette aux modes régnautes à l'ordre du jour, a créé la fiction d'une homogénéité en réduisant la littérature franco-canadienne aux questions de la nation, de la religion et du patriotisme. La littérature elle-même y a sa part de responsabilité. Mais cette littérature, vue dans son ensemble et vue à partir de perspectives différentes, est plus que cela. Elle est l'expression d'une culture en relation ou en conflit avec d'autres cultures impliquant des rapports humains et des échanges entre mémoires et imaginaires. À l'épreuve de la littérature comparée, ces rapports et ces échanges sont mieux perceptibles et permettent une meilleure évaluation des apports éthiques et esthétiques de cette littérature non seulement à l'intérieur du champ littéraire du Canada mais à l'échelle mondiale.

Dorothea Scholl

dscholl@romanistik.uni-kiel.de
 Romanisches Seminar der Universität Kiel
 Leibnizstr. 10
 D-24098 Kiel
 DEUTSCHLAND

Bibliographie

- Atwood, M. 1972. *Survival – A Thematic Guide to Canadian Literature*. Toronto : Anansi.
- Atwood, M. 2007. Introduction. – *Literary Review of Canada – Canada's Most Important Books 100* [http://archive.reviewcanada.ca/downloads/The_LRC_100_2007.pdf], i.
- Aubert de Gaspé, Ph. (père). 1994. *Les anciens Canadiens* [1864]. Bibliothèque nationale du Québec : Fides.
- Aubert de Gaspé, Ph. (fils). 1974. *Le Chercheur des trésors ou l'influence d'un livre. Le premier roman québécois écrit en 1837*. Présenté par Léopold Leblanc. Montréal : éditions l'étincelle.
- Aubin, N. 1837–1849. *Le Fantastique*. – <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1791823> (11.05.2014)
- Beaudoin, R. 2000. Comparer les littératures canadiennes, pour quoi faire? – *Québec français*, 117, 68–70.
- Beaudoin, R., Hayward, A., Lamontagne, A. 2004. *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1939-1989)*. Québec : Éditions Nota bene.
- Bouchard, G. 2001. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal.
- Bouthillette, J. 1989. *Le Canadien français et son double* [1971]. Montréal : L'Hexagone.
- Cameron, E., éd. 1997. *Canadian Culture : An Introductory Reader*. Toronto : Canadian Scholar's Press.
- Canadian Literature* 215 (Winter 2012) (« Indigenous Focus »).
- Casgrain, H. R. 1896. *Œuvres complètes ; Tome premier : Légendes canadiennes et Variétés*. Montréal : C.-O. Beauchemin & Fils.
- Crémazie, O. 1976. *Œuvres*. Ottawa : Éditions de l'Univers.
- Davey, F. 1997. 'AND Quebec': Canadian Literature and its Quebec Questions. – *Canadian Poetry*, 40, 6–26.
- Dionne, R. 1987. La Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français. – *Voix et Images*, 12, n°2, 287–294.
- Dionne, R., Cantin, P. 1994. *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française dans les revues canadiennes (1760–1899)*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Dorsinville, M. 1984. L'Influence d'Aimé Césaire au Québec. – J. Leiner, éd., *Soleil éclaté : Mélanges offerts à Aimé Césaire à l'occasion de son soixante-dixième*

- anniversaire par une équipe internationale d'artistes et de chercheurs. Tübingen : Narr, 115–123.
- Doyon, N. 2011. Américanité et quête identitaire dans *La montagne secrète* de Gabrielle Roy : une représentation renouvelée de l'imaginaire continental. – *Analyses*, 6, no°1, 247–279.
- Ducharme, R. 1967. *Le nez qui voque*. Paris : Gallimard.
- Durham, J. G. L. 1912. *Report on the affairs of British North America from the Earl of Durham her Majesty's High Commissioner* [1839]. Oxford : Clarendon Press.
- Fréchette, L. 1892. *Originaux et Détraqués. Douze types québécois*. Montréal : Patenaude.
- Garneau, F.-X. 1845-52. *Histoire du Canada depuis sa découverte à nos jours*. Québec : Imprimerie de Napoléon Aubin.
- Gatti, M., Dorais, L.-J., dir. 2010. *Littératures autochtones*. Montréal : Mémoire d'encrier.
- Giguère, R. 1984. *Exil, révolte et dissidence. Étude comparée des poésies québécoise et canadienne (1925–1955)*. Québec : Presses de l'Université de Laval.
- Godbout, J. 1971. Écrire. – *Liberté*, 13, n° 4–5 (76–77), 135–137.
- Hayward, A., Lamontagne, A. 1999. Le Canada anglais : une invention québécoise? – *Voix et Images*, 24, n° 3, (72), 460–479.
- Huston, J., éd. 1848–1850. *Le Répertoire national*. Montréal : Lovell et Gibson. 4 vol.
- Janßen, J. 2013. *Le genre de l'autohistoire amérindienne : un moyen de l'autoreprésentation des Premières nations au Québec en vue de réaffirmer leur identité collective*. Magisterarbeit zur Erlangung des Grades eines Magister Artium (M.A.) der Philosophischen Fakultät der Christian-Albrechts-Universität zu Kiel.
- Krysinski, W. 1993. Préface. – A. Kurapel, *le Guanaco gaucho – Station artificielle*. Québec : Humanitas, 15–18.
- Kurapel, A. 1993. A. Kurapel, *le Guanaco gaucho – Station artificielle*. Québec : Humanitas.
- Kwaterko, J. 2002. Les fictions identitaires des romanciers haïtiens du Québec. – *Revue de Littérature Comparée*, 302 (avril-juin 2002), 212–229.
- Lamonde, Y. 1995. Compte rendu de Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique de Washington Irving à Jacques Poulin*. – *Tangence*, 48, 161–163.
- Larue, H. 1879. *Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean*. [BeQ, Coll. Littérature québécoise, Vol. 100. version 1.1].
- Larue, M. 1996. *L'Arpenteur et le Navigateur*. Montréal : Fides.
- Lemire, M. 1970. *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*. Québec : Presses de l'Université de Laval.
- Lemire, M. 1993. *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764–1867*. Ottawa : Essais littéraires l'Hexagone.
- Literary Review of Canada – Canada's Most Important Books 100* (2007) – http://archive.reviewcanada.ca/downloads/The_LRC_100_2007.pdf (11.05.2014).
- MacLennan, H. 1945. *Two Solitudes*. London : Macmillan.

- Morency, J. 1994. *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique de Washington Irving à Jacques Poulin*. Québec : Nuit blanche éditeur.
- Nepveu, P. 1999. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine. Essai*. Québec : Boréal.
- Pageaux, D.-H. 1989. De l'imagerie culturelle à l'imaginaire. – P. Brunel, Y. Chevrel, édés., *Précis de littérature comparée*. Paris : PUF, 133–162.
- Pratt, M.L. 1992. *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*. London : Routledge.
- Robin, R. 1982. *La Québécoise*. Montréal : Typo.
- Robin, R. 1993. Un Québec pluriel. – C. Duchet, S. Vachon, édés., *La recherche littéraire. Objets et méthodes*. Montréal : XYZ éditeur, 301–309.
- Roy, C. 1936. *Études et croquis « Pour faire mieux aimer la patrie »*. Québec : Éditions de Robitaille [BeQ Vol. 136 version 1].
- Saint-Amand, I. 2010. Discours critiques pour l'étude de la littérature autochtone dans l'espace francophone du Québec. – *Studies in Canadian Literature / Études en Littérature canadienne*, 35, N°2, 30–52.
- Scholl, D. 2007. 'Ce qu'il faut à notre pays, c'est une littérature franchement, entièrement catholique': la conception d'une littérature canadienne-française nationale et catholique. – A. Dierkens, F. Gugelot, F. Preyat, C. Vanderpelen-Diagre, édés., *La Croix et la bannière. L'écrivain catholique en francophonie (XVII^e–XXI^e siècles)*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 199–215.
- Scholl, D. 2009. Le baptême du "Bon Sauvage". – B. Emont, éd., « *Ils l'appelaient Nouvelle-France...* ». Paris : le Bretteur, 221–244.
- Schwartzwald, R. 1991. Le rôle des universités américaines dans la diffusion de la culture francophone en Amérique du Nord. – C. Poirier, éd., *Langue, espace, société : les variétés du français en Amérique du Nord*. Québec : Presses de l'Université de Laval, 111–126.
- Sioui, G.E. 1989. *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une morale sociale*. Québec : Presses de l'Université de Laval.
- Studies in Canadian Literature / Études en Littérature canadienne* Vol 35, N°2 (2010).
- Taylor, Ch. 1993. *Reconciling the Solitudes : Essays on Canadian Federalism and Nationalism*. Montreal and Kingston : McGill-Queen's University Press.
- Taylor, Ch. 1994. *Multiculturalism : Examining the Politics of Recognition*. Princeton : Princeton University Press.
- Thomas, C. 1974. Introduction. – Ph. Aubert de Gaspé, *Canadians of Old*. Translated by Charles G. D. Roberts (1890). Toronto : McClelland and Stewart Limited.